



En haut (de gauche à droite) : Guy Béart, Anne Sylvestre, Yves Duteil ; en bas : Louis Chedid, Pierre Perret, Léo Ferré.

Les mots du chanteur

LA chanson est un jeu d'échange et d'amour, une manière de dérober du feu avec la folie de vivre. Elle spéculé sur le rêve, les désirs et les émotions, les mots et leur faculté de résonance. Le chanteur, comme un funambule, se promène dans le quotidien et l'imagination, et réinvente les sentiments. « *S'ils pouvaient voir mes rêves éveillés, a dit un jour Dylan, ils mettraient sans doute ma tête sous une guillotine.* »

Faire une chanson, cela prend du temps. Cela prend le temps de respirer, de vivre. C'est tout donner de soi, sans réserve. C'est se lier intimement avec la spontanéité, laisser une vibration sentimentale forcer des mots à s'agencer dans les notes. Le cheminement dans l'écriture est alors naturel et aboutit à un miracle, à une évidence. Et à un contact magique avec des millions de gens.

Dans les années 60, le rock a déverrouillé le langage de la chanson et l'a replacé dans la vie. Indissolublement soudés au son, les mots se sont réunis en forme de phrases répétitives, de slogans, de flashes. Ils ont aussi constitué des histoires échangées avec d'autres ou une manière de rire de soi-même, ou encore d'échafauder des pensées fantastiques comme des pays. « *Des pays*, dit Léo Ferré, *dont on parle quand on ne sait plus rien qu'une bribe de bonheur dans l'irrévérence et dans l'absolu des battements de cœur.* »

Les mots ont participé au mouvement de la vie. Et cette vie est passée un peu comme une pochette surprise. Sans doute les gestes essentiels et les obsessions sont demeurés. Mais les sensibilités ont changé de plus en plus vite. Les codes de langage se sont modifiés avec les générations nouvelles. Les termes anglais ont bousculé l'ordre des choses. Les faiseurs de chansons doivent en tenir compte aujourd'hui et se remettre sans arrêt en cause. Car les dix-quinze ans parlent naturellement avec leur ordinateur.

Les auteurs de chansons, comme les « vrais » écrivains, se battent avec le langage et ressentent l'angoisse de la feuille blanche. Bernard Pivot a réuni sept d'entre eux pour une émission de fête.

Sept invités d'« Apostrophes » parlent du plaisir des mots, de l'angoisse de « la feuille blanche » comme le chante Pierre Perret tous les soirs sur la scène de l'Olympia. Sept auteurs-compositeurs (Guy Béart, Etienne Auberger, Louis Chédid, Serge Gainsbourg, Maxime Le Forestier, Pierre Perret, Anne Sylvestre). Plus, en guise de ponctuation : *les Poètes*, par Léo Ferré, *la Langue de chez nous*, par Yves Duteil, et *Tennessee*, par Johnny Hallyday. Belle affiche, même s'il manque Hubert-Félix Thiéfaine, Miché Jonasz, Alain Souchon, Etienne Daho et surtout le plus grand auteur de textes des années 80, notre Brassens à nous : Renaud. Qui perpétue une tradition frondeuse de la chanson française où l'insolence sous-tend la fraternité, où derrière le brocard il y a des personnages qui ont une vive humanité, une immense tendresse.

*Les mots font mal les mots
Font les malheurs les maux
Les peines des grands des marmots
Les mots font mal les mots.*

Ce refrain appartient au dernier album de Guy Béart, l'homme de la chanson française paradoxa-

lement sans image. Celui dont la voix neutre se veut celle d'un anonyme de notre siècle et dont les chansons se sont étrangement folklorisées, presque aussitôt écrites, sont entrées dans le patrimoine. C'est que Béart raconte ses histoires à la façon des gosses qui transmettent les pires horreurs d'une voix enfantine, ou à la manière de cette berceuse africaine qui dit :

*Ne pleure pas mon enfant
Je sais que tu as faim
Ne pleure pas mon enfant
Y'a rien à manger*

Le plateau d'« Apostrophes » a le mérite de montrer la diversité de la chanson française. Il y a le rétro avec Yves Duteil, dont l'inspiration n'est pas sans rappeler certaines chansons de Trenet qui ont exprimé autrefois un univers où tout le monde trouvait sa place, une France équilibrée entre la campagne et la ville. Il y a le rêve américain avec *Tennessee*, et les couleurs argotiques traditionnelles de Pierre Perret. Il y a l'écriture précise et pudique de Maxime Le Forestier, et le goût de Serge Gainsbourg pour les jeux de mots, le néologisme et l'onomatopée, la rime coupée et la pirouette verbale. Il y a la folie du cinoche, le ton mi-figue, mi-raisin, la dérision de Louis Chédid et l'énorme vitalité de Léo Ferré ouvrant son cœur, s'en allant joyeusement dans de multiples délires, s'inventant des rêves, explorant la nuit, chantant aussi à présent ses compagnons de toujours : les poètes.

Non, décidément, la chanson française n'a pas besoin d'être défendue à coups de décrets et de quotas. Elle existe.

CLAUDE FLÉOUTER.